

« Le Confort et l'indifférence »

Réjean Beaudoin

Volume 24, Number 3 (141), May–June 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1982). « Le Confort et l'indifférence ». *Liberté*, 24(3), 97–100.

La pornographie s'exerce *effectivement* dans la représentation plus ou moins déviante de la domination sexuelle, mais les femmes n'en sont pas les seules victimes (*et de toute façon* elles n'en souffrent pas uniquement, comme semblerait le souhaiter Bonnie Klein, dans une sorte de déploration scandalisée). Sans arrêt, le discours de la honte repasse en effet ici sur le dos (?) des hommes et les rassemble dans une espèce de coalition mondiale du phallus cruel. Ceux qui restent en marge du complot (sauf Mark Stevens, un ex-acteur de films pornos) sont tellement blanchis et ravalés par le remords qu'ils n'ont plus rien à dire devant l'ampleur de ce qu'on leur fait porter, incapables semble-t-il du moindre discours ou de la moindre pensée, *bouchés* littéralement par l'épaisseur ahurie et coupable (on pourrait jouer sur ce mot) de leur propre pénis. Impossible du reste de ne pas souligner ici que le commentaire du film partage systématiquement l'humanité en «femmes» d'un côté et en «mâles» de l'autre...

Pas un mot par ailleurs sur la lecture faite *par les hommes* de la pornographie, sur l'effet de soumission, sur la domination violente produite *là aussi* par ce discours de la domination des femmes, sur l'humiliation sexuelle que cela implique aussi de ce côté-là du monde, sur le modèle irrecevable et aliénant que cela ramène inlassablement devant eux. Presque tous les hommes, semble postuler le film, sont des violeurs et des tortionnaires. Les autres (les bons) ont perdu leur sexe quelque part et sont maintenant des variétés vieillies de petits garçons timides, fourrés derechef sous les jupes (agrandies) de leurs mères.

R.L.

* *

*

«Le Confort et l'indifférence»

Le film de Denys Arcand a suscité de vives réactions. La campagne référendaire de mai 1980 pose des questions difficiles à la réflexion, a-t-on remarqué, comme si nous ne parvenions pas à disposer du recul nécessaire pour revenir sur un événement qui traîne son cortège de faux espoirs et de dures déceptions.

Le sentiment d'une occasion perdue et qui ne repassera plus, l'autopsie d'un rêve collectif, l'amertume en somme de la

désillusion, le regard ombrageux du dépit, l'auto-critique du militant, voilà tout ce qui se passe sur l'écran, devant une caméra qui donne pour de l'analyse ce qui n'est peut-être que l'oscillation de cette humeur cyclothymique qui nous pousse alternativement à nous accabler nous-mêmes après avoir sonné la charge contre l'ennemi. Le film se situe au point le plus extrême du second mouvement. S'il doit y avoir procès après la bataille, c'est évidemment le vainqueur qui doit l'instruire et les vaincus y seront toujours au banc des accusés. Mais ce qui retient premièrement l'attention dans le présent cas, c'est le choix du président du tribunal.

Le propos du film est clair, sa thèse est nette au niveau de l'exposition, ce qui n'empêche pas le sens ultime de faire question. Le point de vue de Denys Arcand est simple: le référendum fut une épreuve de force entre la parole prophétique et le pouvoir armé: la puissance de l'incantation désirante contre la démonstration pratique du bon usage de la force statique. Morale: on ne fait pas un pays en se chantant des chansons d'amour. Et c'est Nicolas Machiavel qui l'énonce, cette morale, du haut de sa tour de verre. Le Florentin nous parle comme ferait l'enquêteur de Sa Majesté: «... vous voyez bien... ils sont plus forts, plus nombreux, mieux équipés, plus riches aussi... ils ont le plan et les moyens, vous n'êtes que le grain de sable qui grince dans l'engrenage... il vous faut apprendre à rester dans votre rôle de sujets». On croirait entendre Lord Durham!

Le recours à Machiavel cache quelque chose dans le discours de Denys Arcand. En apparence, il pose les principes d'une froide analyse; en réalité, il cautionne l'idéologie du vainqueur. Au total, il nous ressert la bonne vieille leçon de l'histoire, il cultive le syndrome des Plaines d'Abraham. Le machiavélisme, loin d'être un nouveau point de vue sur la question, en est au contraire la plus vieille formulation, celle que Mgr Laflèche avait apprise chez Joseph de Maistre et que répétera pendant tout un siècle le credo ultramontain. En serions-nous là, ce 20 mai 1980? Le consort et la révérence. Et monsieur Arcand nous le fait dire par la voix détachée — très dégagée des mesquines tracasseries de ce bas-monde — par la belle voix bien posée de ce Machiavel qui distille en formules admirables et très sobres ce que nous enseigna toujours l'éloquence plus sonore de nos prédicateurs. Ma foi! on avait le

droit de préférer ce bon gros curé Labelle, il me semble...

Que nous dit en effet le Conseiller du Prince? Rien de bien neuf en vérité, ni qui doive nous émouvoir. N'y a-t-il pas bien longtemps qu'elle résonne à nos oreilles, cette «sagesse» politique qui répète que le pouvoir vient d'en-haut, de Dieu ou du plus fort, c'est tout un, c'est-à-dire du Maître, et qu'au-dessous, dans ces régions indécises où nous sommes, nous, pauvre peuple, le règne de la bonne humeur commence par la soumission, du moins tant que la honte et la peur étoufferont la révolte? Est-ce bien là la logique explosive qui vient tisonner l'argumentation du cinéaste? Le film laisse la question entière au spectateur.

Lorsqu'on a bien ri des politiciens enflammés et de leur moutonnante clientèle, lorsqu'on a bien apprécié les images juteuses des amateurs de camionnettes et du revival pseudo-religieux, lorsqu'on a sondé le silence timoré des vieillards, l'audace mesurée des ruraux, lorsqu'on a regardé comme un manitou du capitalisme la grande pompe présidentielle d'un Paul Desmarais (comme s'il n'y avait pas d'autres figures princières de la haute finance en ce pays, comme si leurs noms n'avaient pas le plus souvent une tout autre consonance), lorsqu'on a complaisamment resavouré l'image d'un beau portrait de famille (au fait, où sont passés les Anglais dans cette affaire? c'est à croire qu'ils n'auraient pas levé le petit doigt et se seraient contentés d'observer le beau chahut de nos petites querelles intestines?), bref, quand on a bien ressassé tous ces clichés du petit peuple inquiet de son petit pain, que faut-il conclure?

Si l'on veut à tout prix trouver du confort et de l'indifférence dans le tableau ainsi dépeint et dans le sens amphigourique d'une pareille démonstration, je propose de les chercher dans le texte de Machiavel ou plutôt dans l'usage qu'en prétend faire le scénario de Denys Arcand. Je propose de lire derrière la prose mesurée du Conseiller du Prince la figure d'un autre grand absent de la fresque politique ébauchée de la sorte. Celui qui parle ici avec les mots de Machiavel pour exorciser la douce folie d'un beau rêve impossible, c'est l'intellectuel, c'est le cinéaste et c'est tout le discours de sa caste, c'est-à-dire le discours de celui-là même qui a nourri et porté jusqu'à son expression politique la substance même de ce rêve qu'il vient maintenant dénoncer. Il accuse la société tout entière de n'avoir pas été à la

hauteur de son noble idéal. Je trouve qu'il est plaisant vraiment de reprocher aux Québécois la naïveté d'avoir cru qu'ils pouvaient se faire un pays d'une chanson, alors que tous ceux qui font ici le métier d'écrire et de divertir seraient sûrement les premiers justiciables d'une telle accusation! Non vraiment... le confort et l'indifférence, c'est très bien trouvé, mais ceux qui les pratiquent le plus rentablement n'apparaissent jamais à l'écran: ils sont toujours derrière. On ne les verrait pas du tout dans ce long métrage s'ils ne montraient un peu le bout de l'oreille du haut de la plus haute tour, c'est-à-dire sous le masque de la référence textuelle qui sert avant tout la morale du Prince.

R.B.